**Revue européenne des migrations
internationales**

**vol. 27 - n°3 | 2011
Numéro ouvert**

Les réfugiés cambodgiens, des ouvriers dociles ? Genèse et modes de pérennisation d'un stéréotype en migration

*The Cambodian Refugees, Obedient Workers? Genesis and Way of Making
Durable of a Stereotype*

*¿Refugiados camboyanos, obreros sumisos? Génesis and medio de
mantenimiento de un estereotipo*

Karine Meslin

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/remi/5646>

DOI : 10.4000/remi.5646

ISSN : 1777-5418

Éditeur

Université de Poitiers

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2011

Pagination : 83-101

ISBN : 979-10-90426-02-3

ISSN : 0765-0752

Référence électronique

Karine Meslin, « Les réfugiés cambodgiens, des ouvriers dociles ? Genèse et modes de pérennisation d'un stéréotype en migration », *Revue européenne des migrations internationales* [En ligne], vol. 27 - n°3 | 2011, mis en ligne le 01 décembre 2014, consulté le 14 avril 2022. URL : <http://journals.openedition.org/remi/5646> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/remi.5646>

Les réfugiés cambodgiens, des ouvriers dociles ? Genèse et modes de pérennisation d'un stéréotype en migration

.....

Karine MESLIN¹

En France, les Asiatiques² sont volontiers assimilés à des commerçants ou à des restaurateurs. Les enseignes qui éclairent les rues du treizième arrondissement parisien surexposent les commerçants chinois (Guillon et Taboada Leonetti, 1986) et alimentent ce stéréotype. Dans l'ombre de ces entrepreneurs pourtant, de nombreux migrants originaires d'Asie du Sud-est sont salariés des secteurs primaire et secondaire : ils occupent des postes d'OS au sein d'usines (Hassoun, 1988) ou d'entreprises agricoles (Gauthier, 2001). Ces ouvriers, invisibilisés dans la société française, le sont aussi dans les travaux sociologiques. La réalité professionnelle des migrants nord-africains est généralement associée au travail ouvrier (Sayad, 1999) et analysée sous cet angle (Pitty, 2006) ; celle des Asiatiques est plus systématiquement observée sous celui de l'entrepreneuriat et du « commerce ethnique » (Hassoun, 1993 ; Yun, Lévy et Poisson, 2006)³. Ces travaux reflètent pour partie la réalité. Mais ils en masquent tout un pan qui concerne les ouvriers asiatiques que nous plaçons au centre de notre intérêt.

Dans les entreprises où ils travaillent, pour certains depuis près de trente ans, ces ouvriers sont réputés pour être particulièrement « discrets », « travailleurs » et « sérieux »⁴. Ces comportements font régulièrement l'objet de lectures culturelles, voire culturalistes : ils passent pour la réminiscence d'une culture d'origine, perçue comme une seconde nature.

1 Centre Nantais de sociologie (CENS) ; karine.meslin@free.fr

2 Le terme « Asiatiques » est utilisé selon son acception de sens commun ; il remplace donc l'expression « les personnes identifiées comme asiatiques ».

3 Ces frontières se brouillent avec l'arrivée de la génération des enfants de migrants, pour qui l'entrepreneuriat est analysé quelle que soit l'origine des parents.

4 Cette image déborde d'ailleurs les frontières de la France. Dans la société contemporaine américaine, les Asiatiques sont également perçus et présentés comme travailleurs et comme de bons migrants. Voir Sabbagh, 2003.

Cet article lève le voile sur ces travailleurs méconnus. Il vise à identifier ce qui les spécifie, à partir de l'exemple des Cambodgiens⁵ de l'Ouest de la France. Il interroge aussi, à travers eux, la genèse d'un stéréotype en migration, ses fondements, ainsi que les processus à l'œuvre dans sa pérennisation. Deux préalables guident ce travail. Le stéréotype n'est pas envisagé comme une simple assignation identitaire résultant d'un mouvement unilatéral, allant du haut vers le bas : il fait l'objet d'une co-construction dans une situation où les rapports de force sont cependant déséquilibrés (Martiniello et Simon, 2005). Ainsi, l'examen des déterminismes étatiques (Sayad, 1999 ; Noiriel, 2001) est-il combiné à des analyses plus microsociologiques ; les comportements adoptés par les Cambodgiens au travail sont étudiés, comme l'est aussi la manière dont ils usent du stéréotype.

ENQUÊTE ETHNOGRAPHIQUE EN RÉGION LIGÉRIENNE

La question des stéréotypes associés aux ouvriers asiatiques s'est imposée au cours d'une enquête ethnographique menée de 1998 à 2004 auprès des réfugiés cambodgiens de la région des Pays de la Loire (Meslin, 2004). Celle-ci visait la compréhension de la « bonne réputation⁶ » des Cambodgiens en France. Le travail s'est révélé être le théâtre d'interactions nombreuses et éclairantes pour comprendre que les Cambodgiens sont relativement préservés du discrédit dont d'autres migrants font l'objet.

L'ensemble des enquêtés, hommes et femmes, ont donc été invités à retracer leur parcours professionnel et à décrire leur quotidien de travail. De nombreux salariés et représentants syndicaux, ainsi que quelques employeurs ou encadrants dans les usines où des Cambodgiens étaient en activité ont également été entendus. Au total, une centaine d'entretiens enregistrés ont été réalisés⁷. Enfin, l'activité de l'ensemble des Cambodgiens de Nantes, Angers et Cholet, qui sont les trois villes ligériennes où leur présence est la plus significative, a été recensée avec l'aide des enquêtés les plus impliqués dans la recherche. Ce travail de recoupements de témoignages offre un aperçu de la réalité professionnelle des Cambodgiens de la région.

Cette recherche rappelle que tous les Asiatiques ne sont pas commerçants et montre que très peu de migrants cambodgiens le sont. Sur 249 adultes⁸ d'origine ou de

5 Traiter des Asiatiques par le biais de réfugiés du Sud-est de l'Asie n'est pas un choix aléatoire. Leur arrivée en France au cours des années 1970 et 1980 correspond à la première arrivée massive de migrants identifiés comme Asiatiques ; c'est donc par eux que le stéréotype va s'imposer.

6 Cette « bonne réputation » ne prend sens que relativement aux réputations des autres migrants.

7 J'ai aussi multiplié les temps informels à leurs côtés, à l'occasion d'événements culturels et associatifs ou, plus quotidiennement, en partageant un repas ou un après-midi. Pendant deux ans, j'ai également été membre du bureau de l'association culturelle de Nantes et j'ai ainsi pu assister à l'ensemble des réunions, ainsi qu'à certains projets de retour au Cambodge avec les enfants. Mes matériaux ont également été complétés par un travail d'archives, aux Archives départementales du Maine et Loire et de Loire-Atlantique.

8 Les chômeurs, les invalides et les retraités sont ici comptabilisés. En revanche, ils sont répertoriés comme tels et non pas en fonction du dernier emploi qu'ils occupaient avant d'arrêter leur activité.

nationalité cambodgienne recensés en 2002, moins de 10 % sont commerçants⁹, tandis que près de 60 % des hommes et 15 % des femmes occupent un emploi d'OS. Le versant plus qualitatif de cette enquête livre une autre information. Dans les ateliers où ils travaillent, ces ouvriers passent pour « très disciplinés » et besogneux. Ces comportements, bien qu'unaniment soulignés, suscitent plus ou moins d'empathie selon qui en témoigne : des collègues ou des encadrants. Tous en ont en revanche une lecture essentialiste.

Monsieur R. est responsable d'une entreprise de maroquinerie. Il dirige une équipe d'ouvrières, qu'il a composée pour moitié de migrantes cambodgiennes et vietnamiennes¹⁰. Pour justifier leur présence, il raconte qu'après avoir travaillé en bonne entente avec des ouvriers chinois dans la région parisienne, il s'est naturellement tourné vers la main-d'œuvre originaire du Sud-est asiatique en arrivant en province : celle-ci lui paraît porteuse des mêmes « qualités asiatiques » :

« Quand je travaillais à Paris dans le temps, quand j'ai commencé comme apprenti, et puis après, il y avait quand même beaucoup de Chinois déjà : des Chinois qui étaient là dès les années 1950 ou 1960, peut-être avant même. Et puis ça s'est très bien passé. Donc il est venu d'autres Asiatiques et elles ont été accueillies par tout le monde. Et il n'y a jamais eu de problèmes avec, jamais [...]. Le métier manuel ça correspond très bien à ces gens-là. Elles ne sont pas toutes manuelles, mais 80 % des Asiatiques sont très manuelles, très manuelles avec beaucoup de goût. Je n'ai jamais eu de problèmes de ce côté-là, bah d'abord ça se voit, je pense... ».

Le même type d'interprétation culturaliste traverse les propos de deux délégués syndicaux de Sud, âgés d'une quarantaine d'années et ouvriers dans une entreprise de construction automobile où les étrangers sont nombreux. L'un d'eux raconte :

« Moi je préfère quand même avoir affaire à des Asiatiques plutôt qu'à des Maghrébins. Au niveau du travail, vous parliez de Chon, c'est un gars qui a toujours le sourire. Il est vraiment très cool. Et puis, par contre la différence, c'est qu'il fait son boulot, personne n'a rien à lui dire [...] la différence entre un Marocain ou un Tunisien, vers l'Afrique du Nord, enfin c'est pas une généralité mais bon, on la sent cette différence. C'est que, bon, les autres ils sont plus tire-au-cul entre guillemets. Et puis ils sont plus agressifs [...]. Même nous on est plus râleur qu'eux. Le Français est plus râleur que l'Asiatique [...]. Les Asiatiques ils rechignent moins, ils sont très, très respectueux de l'autorité ».

Son collègue, pourtant plus attentif depuis le début de l'entretien à ne pas « faire de généralités », selon ses propres termes, reprend alors : « *[Ils sont] trop respectueux de l'autorité, le problème c'est qu'ils disent trop facilement oui, enfin, c'est pas un problème, disons que c'est leur culture* ». Cette lecture ethnicisante, saisie à bien d'autres occasions

⁹ Les Cambodgiens d'origine chinoise et de nationalité cambodgienne sont comptabilisés dans cet effectif. Ceux-ci s'apparentent aux patrons chinois décrits par Hassoun. Comme eux, ils parlent plusieurs langues et ont déjà migré avant leur arrivée en France, ce qui a des implications certaines sur leurs trajectoires professionnelles en France. Dans la région des Pays de la Loire où nous avons mené notre étude, ils sont plus souvent gestionnaires de commerces que les Cambodgiens de naissance.

¹⁰ Cette présence est d'autant plus surprenante qu'aucun autre immigré ne travaille dans ces ateliers.

au fil de l'enquête, est sensible jusque dans les propos des enfants des réfugiés cambodgiens.

La région d'étude¹¹ se caractérise par une faible présence immigrée (Beaud, Meslin *et al.*, 2008) couplée d'une proportion relativement importante de ressortissants du Sud-est de l'Asie. À l'échelle des villes, leurs situations sont contrastées, tant du point de vue de l'habitat que du travail. À Nantes et Angers, les deux plus grandes villes de la région, les migrants originaires du Sud-est de l'Asie sont peu visibles du fait de leur petit nombre et de leur dispersion sur le territoire de leur agglomération. Au cours des années 1980¹², ils représentent en revanche jusqu'à 8 % de la population de Cholet, ville industrielle de plus de 50 000 habitants située dans le département du Maine-et-Loire. Ils y demeurent d'ailleurs particulièrement visibles en raison de leur concentration au sein d'un même quartier d'habitat social. Les offres d'emploi diffèrent, elles aussi, d'une localité à l'autre. À Nantes, les Cambodgiens travaillent essentiellement dans la haute technologie et la maroquinerie : on les retrouve notamment au sein de deux entreprises où ils sont les seuls migrants. À Cholet, l'usine Michelin a été leur principal pourvoyeur d'emplois, mais elle a recruté bien d'autres migrants, algériens, marocains, yougoslaves, etc. À Angers enfin, où les entreprises du secteur secondaire sont moins nombreuses, beaucoup de Cambodgiens sont recrutés temporairement chez les maraîchers et les agriculteurs et travaillent entre Asiatiques¹³. De cette diversité émane pourtant un même constat : les ouvriers asiatiques passent pour des travailleurs sérieux et dociles et ce, quel que soit leur cadre de travail ou de vie. Il s'agit donc d'éclairer ce constat, en revenant sur la genèse du stéréotype et ses raisons d'être actuelles.

DES MIGRANTS AUX VISAGES DE VICTIMES

Pendant la Première Guerre mondiale, au moment où les « sujets d'empire » sont mobilisés dans les usines françaises, les travailleurs indochinois font déjà l'objet de projections culturalistes. Les employeurs leur prêtent des qualités traditionnellement présentées comme féminines ; ils sont jugés « doux », « soumis » et dotés d'une grande « dextérité ». La lecture ethnicisante croise donc une lecture genrée et place les Asiatiques du côté du féminin (Lévine-Frader et Sofio, 2006). Ces projections colonialistes font écho aux stéréotypes actuels, sans pour cela suffire à les expliquer (Meslin, 2008). S'ils ne trouvent pas les moyens de leur réactualisation, les stéréotypes s'émoussent jusqu'à disparaître. L'histoire de la migration et de l'« ouvriérisme » des réfugiés du Sud-est asiatique ouvre en revanche de nouvelles perspectives pour comprendre qu'ils passent toujours pour dociles et malléables ; leur image se distingue, aujourd'hui encore, de celles des autres immigrés dans les représentations collectives.

11 La part des immigrés atteint à peine 2 % de la population ligérienne en 1999, contre 7 % de la population française sur l'ensemble du territoire. En revanche, la part des Cambodgiens, Laotiens et Vietnamiens parmi ces immigrés est de 6 % à l'échelle de la Région d'étude, contre 4 % à l'échelle nationale (Insee, 2004).

12 1141W336. Archives départementales du Maine et Loire.

13 On notera, par ailleurs, que l'immigration chinoise est presque inexistante dans cette Région, de sorte que les craintes du *Chinatown* qui émergent dans certaines grandes villes de France semblent encore assez éloignées des préoccupations locales.

Les ressortissants du Vietnam, du Cambodge et du Laos qui arrivent en France du début des années 1970 jusqu'à la fin des années 1990, quittent leur pays pour échapper à la mort. Au Cambodge, les réfugiés cherchent d'abord à fuir le régime des Khmers rouges¹⁴ (Ponchaud, 1977 ; Lacouture, 1978). Puis, à partir de 1979, ils tentent de se soustraire aux Vietnamiens qui prennent la direction du pays et sont considérés comme des « ennemis historiques des Khmers¹⁵ ». Dans ces conditions, leurs modalités de fuite sont spécifiques. Elles se distinguent des modalités migratoires des autres étrangers présents en France à la même période. Les caractéristiques des réfugiés sont elles aussi atypiques.

Avant 1979, dans un contexte où ce n'est pas la survie de la société cambodgienne qui est en jeu dans l'émigration, mais bien la vie des personnes, les départs du Cambodge sont précipités et individuels. Ils surviennent lorsque le danger devient trop menaçant, comme dernière alternative face à la mort. C'est ce dont témoigne un ancien paysan, arrivé en France au début des années 1980 :

« Les Cambodgiens meurent comme des poissons, mes copains de l'école, du lycée et tout ça, ils ont travaillé à côté de moi, mais demain je n'aurai plus mes copains et puis un autre jour, il n'y en aura plus [du tout], et peut-être qu'un jour ce sera mon tour. Il faut que je m'en aille, aujourd'hui, demain ou dans une semaine... Mais non ! Il ne faut pas attendre longtemps. Il faut partir demain ! ».

Les Cambodgiens fuient avec pour seul projet celui de survivre. La plupart partent sans même prévenir leur famille. Puis, à partir de 1979, les départs sont plus familiaux et moins désorganisés ; ils demeurent néanmoins secrets et ne visent pas à soutenir la société d'origine mais à la fuir. Dans ces configurations, les femmes et les enfants partent au même titre que les hommes, les paysans au même titre que les intellectuels ou les entrepreneurs. Seul un âge avancé semble être dissuasif, dans la mesure où fuir nécessite une réelle énergie physique : bien qu'affaiblis, les réfugiés traversent des kilomètres au pas de course et passent plusieurs jours sans manger.

Les Cambodgiens qui parviennent à franchir les frontières cambodgiennes et les barbelés des camps de réfugiés en Thaïlande sont soutenus par la Croix rouge. Certains décident alors de retourner au Cambodge pour organiser la résistance dans les montagnes, mais ils sont rares. D'autres souhaitent attendre dans ces camps que la situation s'apaise. Beaucoup se mettent en quête d'un nouveau pays d'accueil où reconstruire leur vie. Parmi ceux qui n'envisagent pas de revenir vivre au Cambodge, les plus chanceux sont accueillis

14 Les prémisses du régime des Khmers rouges sont à chercher à la fin du protectorat français, en 1954. Au départ, il s'agit d'un parti qui se revendique révolutionnaire et marxisant et que portent quelques Cambodgiens venus étudier en France. Puis, l'instabilité politique du pays et la corruption des partis d'État contribuent à son succès. Ce parti dit « parti de la nouvelle gauche » trouve de plus en plus de sympathisants parmi les paysans qui viennent grossir ses rangs dans le maquis. En 1975, ces soldats révolutionnaires parviennent à prendre la capitale du Cambodge et deviennent les détenteurs exclusifs du pouvoir pendant quatre ans. Le parti de la nouvelle gauche devient donc le régime des Khmers rouges. Initialement considéré par certains, comme représentant un espoir d'accalmie et de justice sociale, il se révélera être l'un des régimes les plus meurtriers du XXe siècle.

15 Cette expression utilisée par des réfugiés cambodgiens est entendue à diverses reprises lors d'entretiens et de discussions informelles.

par un pays tiers. Plusieurs gouvernements occidentaux sont effectivement disposés à venir en aide aux victimes des régimes communistes qui émergent en Asie du Sud-est (HCR, 2000). Près de 50 000 Cambodgiens trouvent ainsi refuge dans l'hexagone entre 1975 et 1992 (Hassoun, 1988 : 14)¹⁶.

À cette époque, en France, les modalités de délivrance du titre de réfugié sont plus souples qu'elles ne le sont depuis le milieu des 1980. La suspicion désormais associée aux « demandeurs d'asile » est également moins prégnante. L'accueil des ressortissants du Sud-est de l'Asie s'inscrit donc dans un contexte de relative bienveillance à l'égard des réfugiés¹⁷. Divers éléments concourent pourtant à qualifier leur prise en charge de généreuse (Legoux, 2004 ; Masse, 1996). Les réfugiés du Sud-est de l'Asie bénéficient d'un accueil par quotas qui simplifie l'obtention individuelle du titre de réfugié et de mesures d'accompagnement qui facilitent leur accès au logement et à l'emploi. Ces réfugiés, qui fuient le communisme, gagnent d'emblée la bienveillance des partisans du bloc de l'Ouest¹⁸. Les *boat people*¹⁹ sont, en effet, plus que de simples réfugiés. Pour le gouvernement français comme pour d'autres détracteurs du communisme, ils incarnent la preuve du bien-fondé de leur engagement politique (Meslin, 2006). À l'heure où les régimes totalitaires sont dénoncés par de grandes figures intellectuelles françaises comme H. Arendt ou M. Foucault, accueillir les victimes des Khmers rouges en particulier est une façon de mettre en balance, aux yeux du monde, la politique des pays libéraux et celle des États communistes.

Cette mobilisation étatique qui fait passer ces réfugiés pour des migrants légitimes trouve un écho d'autant plus fort dans la société civile que la figure du réfugié de l'Asie du Sud-est est incarnée par des enfants ou des femmes notamment. Dans la presse régionale, les photos de jeunes mères ou de familles sont privilégiées. Quant au vocabulaire utilisé pour les décrire, il relève davantage du registre victimaire que de celui de la menace²⁰ : les articles de presse parlent de « petits réfugiés », « hébétés », « victimes ». Les réfugiés du Sud-est de l'Asie se distinguent donc objectivement de la figure du « travailleur immigré » : des hommes célibataires (en France), d'origine rurale²¹. Ils s'en différencient

16 Le chiffre exact est 47 350 (Bilan France Terre d'Asile).

17 Les réfugiés chiliens font, eux aussi, l'objet d'un accueil bienveillant. Ils sont les premiers à bénéficier de l'aide sociale pour les réfugiés. Mais l'accueil des réfugiés du Sud-est de l'Asie entraîne un prolongement et un élargissement des mesures d'aide aux réfugiés, mises en place pour les Chiliens.

18 Les années 1970 sont fortement empreintes des tensions qui opposent les partisans du libéralisme à l'Ouest, aux partisans du communisme, à l'Est. Les tensions de la guerre froide sont encore sensibles.

19 Le terme « *Boat people* » est celui qui s'imposera pour désigner les réfugiés du Vietnam, du Cambodge et du Laos qui fuiront les régimes communistes des pays d'Asie du Sud-est, au cours des années 1970.

20 Une étude de la presse régionale de l'époque (le quotidien Presse Océan en particulier), montre que les mots et qualificatifs associés aux réfugiés de l'ancienne Indochine sont du registre victimaire et se distinguent clairement du champ lexical utilisé pour parler des autres migrants. Ces derniers sont davantage présentés comme des menaces pour la cohésion et l'équilibre nationaux.

21 Les travaux de Green, de Rygiel ou de Lillo notamment rappellent que l'immigration n'a pas toujours été le fait des hommes et invitent à « repenser les migrations », en interrogeant la place des femmes. Cependant et aussi inexacte soit-elle, dans l'imaginaire social, la figure du migrant de travail est incarnée par un homme seul, d'origine rurale et populaire. Voir Green, 2002.

également dans l'imaginaire social. À la robustesse, à la force et au caractère menaçant des travailleurs immigrés, se trouvent opposées la fragilité et la vulnérabilité des réfugiés de l'ancienne Indochine. La figure du travailleur asiatique se pare donc de qualités que la division genrée prête généralement aux femmes.

DES FEMMES ET DES HOMMES AUX QUALITÉS « FÉMININES »

Ce sont forts de ces représentations que les Cambodgiens entrent sur le marché du travail. Les présupposés qui leur sont associés ne suffisent cependant pas à enrayer le schéma classique de relégation sociale des étrangers (Noiriel, 1988). Les victimes des Khmers rouges retrouvent une figure d'étranger aux portes du monde professionnel. Les raisons de leur venue s'effacent sous le poids de leur étrangeté et du manque de compétences qui y est spontanément associé (Sayad, 1999). Dans la région d'étude, la plupart sont orientés vers des postes manuels et d'exécution. Seuls quelques rares privilégiés, dotés d'importantes ressources scolaires²² et d'une bonne maîtrise de la langue française se voient proposer des emplois un peu plus prestigieux de comptable ou d'agent de collectivités. Ces cols blancs font néanmoins exception et nul n'échappe au nivellement social par le bas qu'entraînent l'exil et l'arrivée dans la société française. Ces nouveaux ouvriers ne sont pas pour autant confondus aux autres travailleurs immigrés.

Les images et les stéréotypes véhiculés dans la société civile, par les médias en particulier, trouvent un véritable écho dans le cadre professionnel. La présence de femmes cambodgiennes sur le marché du travail français contribue à la circulation des préjugés entre des espaces, public et professionnel, qui s'avèrent, pour d'autres populations migrantes, relativement hermétiques (Jounin, 2004). Les Cambodgiennes, dès lors qu'elles sont veuves ou chargées de famille, cherchent en effet à travailler (Meslin, 2008). Comme les hommes, elles accèdent alors à des emplois non qualifiés de femmes de ménage, de saisonnières ou, plus rarement, d'ouvrières, et à des tâches d'exécution. Leur présence aux côtés des hommes, parfois au sein des mêmes entreprises, n'est pas sans effet. Ainsi, les Asiatiques sont-ils considérés comme dociles et vulnérables, mais également comme minutieux, précis et attentifs. Ce brouillage des frontières genrées a d'autres ressorts. Il tient aussi aux savoirs être des réfugiés d'origine citadine et bourgeoise devenus ouvriers en France. Au sein des ateliers où ils travaillent, leurs corps et leurs attitudes se démarquent de ceux des travailleurs immigrés d'origine rurale. Cette assimilation des Cambodgiens au pôle féminin a des incidences très concrètes. Au début des années 1980, les dirigeants d'une entreprise nantaise de haute technologie, où la majorité des ouvriers sont des femmes, décident de constituer leurs premières équipes de nuit. Le travail de nuit des femmes étant encore interdit, ils diffusent un appel à candidature dans un des foyers d'accueil régional où logent les réfugiés du Sud-est asiatique.

La croyance, qui confère aux réfugiés cambodgiens des qualités féminines (Bourdieu, 1998) tient également à l'abnégation et à la malléabilité dont les Cambodgiens

22 Ces ressources scolaires sont généralement acquises dans les écoles françaises construites au Cambodge durant le protectorat (1861-1953). Elles peuvent aussi l'être dans les écoles bouddhistes où de nombreux jeunes Khmers étaient scolarisés avant la prise de pouvoir des Khmers rouges.

font preuve face au travail. L'analyse de leurs conditions de départ et d'arrivée en France permet d'éclairer les raisons pour lesquelles ils adoptent ces comportements.

En arrivant en France, les réfugiés du Sud-est de l'Asie ne sont pas en mesure de refuser les emplois qui leur sont proposés. Parmi nos enquêtés, même ceux qui étaient de hauts fonctionnaires au Cambodge acceptent de devenir de simples ouvriers spécialisés ; à la fin des années 1970, le préfet du Maine-et-Loire dira qu'ils « ne rechignent sur aucun travail »²³. Comme pour expliquer cette absence d'exigences, une jeune fille de paysan khmer âgée de vingt-huit ans au moment de notre rencontre en 1998²⁴ raconte : « *On a tout perdu et on ne pense plus derrière : on est parti, on est parti. Il n'y a plus rien derrière* ». Les Cambodgiens vivent leur départ sur le mode de l'irréversibilité. Cette représentation de l'avenir, aussi tronquée soit-elle²⁵, structure leurs manières d'être et de penser en migration et les distingue nettement des migrants de travail des Trente Glorieuses (Pettonnet, 2002 ; Sayad, 1999). Sans espoir de retour, ils sont guidés par la seule nécessité de se stabiliser en France et redoutent de ne pas y parvenir. Sok, qui était patron d'un cinéma français au Cambodge, a fui les Khmers rouges avec trois enfants en bas âge après le décès de sa femme. Il est désormais âgé de soixante-cinq ans et depuis la fin des années 1990, il retourne régulièrement dans son village natal. Lors de nos rencontres pourtant, il se souvient de l'état d'inquiétude dans lequel il se trouvait à une époque où le retour au Cambodge était impensable et où il n'avait pas encore d'emploi stable en France : « *Je te dis franchement, en arrivant, je n'ai aucun centime dans la poche, je ne sais pas comment je vais vivre ici avec trois enfants. C'est la grande inquiétude que j'ai...* ». L'emploi se présente comme la clé de voûte d'une possible reconstruction. Aussi, les Cambodgiens sont-ils peu regardants sur la nature et les conditions de travail.

L'accès à l'emploi ne suffit cependant pas à gommer toutes leurs inquiétudes. « *J'ai peur de tout* », explique encore Chansy. Cette ancienne ingénieure, fille de haut fonctionnaire au Cambodge, est devenue femme de ménage en France avant d'être déclarée invalide. Lors de l'entretien, elle tente d'expliquer les raisons pour lesquelles elle s'est laissée imposer des rythmes de travail qui l'ont abîmée physiquement et moralement anéantie :

« *Parce que j'ai déjà eu peur pendant Pol Pot²⁶, dans les camps, j'ai peur aussi, j'ai peur ! J'ai peur de tout, je respecte tout le monde ! Parce que pendant le camp de concentration, on n'a pas le droit de donner l'idée, si on dit "va faire ça", il ne faut pas parler, il faut fermer la bouche. Pendant le régime Pol Pot il faut faire le sourd-muet, il faut être sourd-muet [et dans ce cas] on peut vivre. Et il faut travailler très bien parce que les militaires de Pol Pot travaillent avec nous et nous surveillent, dans la rizière et dans les camps pour construire les digues. Il faut voir celui qui survit, c'est celui qui travaille bien et ils disent voilà, vos diplômes c'est la rizière, votre stylo, c'est la poche* ».

23 Déclaration rapportée par un journaliste du quotidien régional « Ouest France », le 26 octobre 1978. 1141W337, Archives départementales du Maine et Loire.

24 Une première série d'entretiens auprès de réfugiés cambodgiens s'est déroulée de 1998 à 1999, à l'occasion d'un travail de maîtrise de sociologie.

25 Le temps long de l'enquête permet de voir que ceux-là mêmes qui disaient ne jamais retourner au Cambodge à la fin des années 1990 y retournent désormais de façon régulière.

26 Pol Pot est le nom du principal dirigeant des Khmers rouges.

L'expérience concentrationnaire (Pollak, 2000) marque les Cambodgiens de son sceau. D'une part, les rythmes du travail usinier français leur semblent peu contestables au regard des conditions qu'ils ont connues dans les « champs de travail ». D'autre part, les réfugiés sont profondément traumatisés, comme tenus en respect par la peur. Une fois en France, ils savent que l'insatisfaction d'un employeur n'a pas les mêmes conséquences que celle des soldats Khmers rouges. Mais la peur héritée de l'*Angkar* a raison de leur discernement. Le souvenir des blessures physiques et morales agit comme un réflexe défensif et participe à orienter leurs comportements. Ils tentent de se faire oublier, comme ils y étaient contraints dans les camps de travail. Au sein de leurs équipes de travail, leur volonté de discrétion se traduit par une forme d'allégeance à l'égard de la hiérarchie et leurs attitudes par trop zélées suscitent des sentiments ambivalents dans leur entourage professionnel. En gagnant la confiance de leurs employeurs, les Cambodgiens éveillent parfois la méfiance de leurs collègues ouvriers, comme en attestent les remarques que ceux-ci leur adressent : « *Tu te précipites, c'est ton entreprise ou quoi ?* », « *Tu sais ici il y a des syndicats, il y a tout ça, et tout le monde ne bosse pas et toi, tu viens tout seul. Bientôt, tu vas bosser le premier mai !* », « *T'es pas au Japon ici !* »²⁷.

Lorsque les réfugiés rencontrés parlent de leur entrée dans les usines ligériennes, certains sont amers et portent un regard sévère sur leurs anciens collègues et employeurs ; ils les accusent d'avoir profité de leur fragilité. « *On m'a écrasée* » raconte Chansy, cinquante-huit ans, qui est passée du statut d'ingénieur au Cambodge à celui de femme de ménage en France et qui est désormais invalide. D'autres au contraire, ceux qui sont parvenus à trouver un équilibre de vie en France, portent un regard amusé sur leurs comportements d'alors. Cette diversité recouvre pourtant un propos commun : tous, qu'ils le regrettent ou s'en amusent, racontent avoir travaillé sans compter. Les exemples sont nombreux : accepter les heures supplémentaires ou les tâches ingrates que les autres repoussent ; s'empresse de rejoindre son poste de travail en arrivant dans son atelier sans prendre le temps de saluer ses collègues ; rester sur sa machine durant les temps de pause, par timidité et manque d'habitude ; accepter de revenir à l'usine le dimanche à la demande de l'employeur, etc. Kim est née en 1952 dans une famille cultivée et aisée du Cambodge. Pourtant, en arrivant en France, elle se dit disposée à accepter « n'importe quel travail ». Elle obtient alors un poste de femme de ménage où, comme beaucoup, elle se fait remarquer par son surtravail : « *Tellement je fais trop propre, [l'employeur] voudrait me voir "où est la femme de ménage ?"* », il a dit « *vous faites trop propre* » [...]. *Aussi quand je fais le ménage, tout le monde prend la pause. Je dis pourquoi prendre la pause ? Je ne prends jamais la pause, je ne sais pas pourquoi prendre la pause parce que je ne suis pas habituée* ». La plupart des réfugiés refusent également de se joindre aux grévistes ou aux syndiqués. Une telle distance vis-à-vis des syndicats et une telle frilosité à contester laisse deviner une certaine méfiance à l'égard d'organisations identifiées comme étant proches de l'extrême gauche. Mais, ces attitudes traduisent moins des positions politiques clairement définies (Dufoix, 2000) qu'elles ne prolongent les conduites de déférence adoptées par les Cambodgiens dans l'accès à l'emploi, puis dans l'exercice de leur travail.

27 Ces propos sont rapportés par les réfugiés cambodgiens lors des entretiens.

UNE DOUBLE SOCIALISATION À LA DÉFÉRENCE

Le contexte dans lequel les réfugiés du Sud-est de l'Asie entrent sur le marché du travail en France renforce aussi leur docilité. C'est en effet en période de crise économique et de fragilisation des collectifs de travailleurs qu'ils sont socialisés ou re-socialisés au travail. La crise économique et le démantèlement du groupe ouvrier qui lui est concomitant s'accompagnent d'un essoufflement des mouvements de contestation dont les travailleurs immigrés étaient parfois les initiateurs (Noiriel, 2007). L'abnégation des travailleurs soucieux de rester dans l'emploi est encouragée. Les comportements adoptés par les Cambodgiens sont donc valorisés par les employeurs à une époque où ces derniers sont en position de force.

Dans cette configuration de rareté de l'emploi et de délitement des collectifs ouvriers, une partie des valeurs structurantes de la société cambodgienne des années 1950 est réactualisée et renforce le caractère incontestable du supérieur hiérarchique. L'éducation reçue par les réfugiés cambodgiens, quel que soit leur milieu social d'appartenance, est marquée par la religion bouddhiste qui encourage le respect des personnes en fonction de leur statut. À l'occasion d'un entretien qui regroupe tous les membres de sa famille, Shanna, vingt-cinq ans, m'explique par exemple que la norme éducative cambodgienne en cours durant l'enfance de ses parents s'apparentait à celle des « *vieilles familles françaises [...]. T'es un enfant, t'es qu'un enfant quoi ! Tu fais ce qu'on te dit voilà quoi, tu obéis* ». Sok rappelle aussi qu'au Cambodge, « *il faut respecter le patron. Il peut crier comme il veut, ce n'est pas comme ici... Comme c'est le patron qui nourrit la famille, les Cambodgiens respectent le patron là-bas. Ici, un peu moins* ». La configuration dans laquelle les Cambodgiens se trouvent en arrivant en France permet la réactualisation des valeurs intériorisées lors de leur socialisation primaire. Celles-ci redoublent les comportements que l'immigration de rupture a fait naître. L'autorité à caractère traditionnel qui structure la société cambodgienne des années 1950 à 1970²⁸ et oriente les comportements dans la vie sociale et dans la sphère professionnelle, renforce l'autorité à caractère charismatique (Weber, 1971) que les employeurs acquièrent aux yeux des Cambodgiens lorsqu'ils les embauchent. Ces deux modes de respect, adossés pour l'un à la tradition et pour l'autre au charisme, confortent conjointement l'allégeance des réfugiés cambodgiens vis-à-vis de leurs supérieurs hiérarchiques.

L'ouvrier asiatique, docile et malléable, n'est donc pas qu'un *artefact*. La présence d'hommes citadins et de femmes parmi les réfugiés et parmi les ouvriers, leur expérience commune des Khmers rouges et leur fuite du Cambodge, ainsi que le contexte de leur entrée sur le marché du travail, contribuent à expliquer leur docilité et à comprendre que, dans leur cas, les stéréotypés nés en dehors du travail se rejoue dans son cadre, contrairement à ce qui peut se passer pour d'autres migrants (Jounin, 2004).

28 Il s'agit donc ici de la société cambodgienne quittée, celle qui a participé à la socialisation des réfugiés de leur naissance au milieu des années 1970.

TRAVAIL-EMPLOI ET FIGURES OUVRIÈRES

Le temps qui sépare les Cambodgiens de leur exil aurait pu contribuer à l'émoussement du stéréotype, ses fondements historiques, la peur notamment, se dissipant. La réalité est moins linéaire. Les Cambodgiens se démarquent toujours par une certaine réserve propre à alimenter le stéréotype. Mais celui-ci dissimule désormais une gamme nuancée de manières d'être et de faire au travail.

La compréhension de cette diversification passe par l'analyse des différents statuts de l'emploi auxquels les Cambodgiens accèdent. « C'est autour des conditions d'emploi et des types de contrats de travail que s'organisent un certain nombre de clivages sociaux » (Maruani, 1989 : 31-40). Ceux que le marché du travail ballote de contrat précaire en contrat précaire se distinguent de ceux qui bénéficient d'un CDI à temps plein depuis qu'ils sont en France. Dans la région d'étude, les femmes d'origine populaire sont les plus concernées par les emplois précaires. Leur recherche d'emploi tardive, à l'adolescence de leurs enfants, ne leur ont pas permis de bénéficier des mesures d'accompagnement vers l'emploi mises en place pour les réfugiés du Sud-est de l'Asie au début des années 1980 (Meslin, 2008). Des hommes connaissent aussi des situations de précarité, suite à un ou plusieurs licenciements. En dépit des années écoulées en France, ces hommes et ces femmes ne démentent pas la figure de l'ouvrier asiatique docile et travailleur. Mais, dans un contexte de multiplication des formes d'emploi précaire et des zones d'exclusion, leur malléabilité reflète moins leurs craintes passées que celle, plus actuelle, de perdre leur emploi ou, dans le cas des travailleurs intérimaires ou saisonniers, de n'être pas régulièrement sollicités pour travailler.

En revanche, les Cambodgiens qui jouissent d'emplois stables depuis leur arrivée en France et qui sont inscrits dans le « noyau dur » de la société salariale (Castel, 1995 : 682) réajustent leurs comportements. Bénéficiant de droits sociaux et politiques, de la possibilité de se projeter dans le long terme et d'apprentissages constitutifs des échanges mixtes, ils abandonnent progressivement des manières d'être sous-tendues par la peur et la méconnaissance. Leurs comportements et leur subjectivité s'ajustent alors aux configurations professionnelles, familiales et locales dans lesquelles ils évoluent. Les figures ouvrières qu'ils incarnent sont nombreuses. Elles se déclinent en un large éventail aux extrémités duquel se distinguent « l'ouvrier participatif » et « l'ouvrier ouvriérisé ». Chacun se caractérise par un ethos professionnel spécifique et émerge dans un cadre de travail particulier.

« L'ouvrier participatif » conforte le stéréotype de l'ouvrier asiatique docile et malléable. Il se caractérise par une propension au surtravail, une attention portée à la hiérarchie et un désinvestissement du collectif ouvrier. Il se distingue souvent par des origines citadines et bourgeoises qui lui donnent une plus grande proximité avec ses employeurs que ses collègues. Ainsi Sok, ancien patron, arrivé veuf et responsable de trois enfants en France, s'est rapidement mis en quête d'un emploi. Après avoir été homme de ménage, il a été embauché en CDI en tant qu'ouvrier dans une usine de haute technologie de la région nantaise. Comme les autres Cambodgiens, il s'est d'abord fait remarquer par son surtravail et sa déférence vis-à-vis de la direction. À la différence de certains Cambodgiens cependant, après trente années dans la même entreprise, Sok demeure

très attentif aux directives de sa hiérarchie. Il s'est approprié les représentations et les discours de ses supérieurs hiérarchiques et les défend comme étant ses propres points de vue professionnels :

« On n'arrive pas parce que les gens traînent des pieds, je ne peux pas supporter ! Moi ici je change, Karine, mais j'ai beaucoup de regrets qu'on démolisse tout. Pourquoi on laisse les Japonais prendre le marché ? On a tous les moyens, on peut sacrifier un petit truc pour avancer plus vite ! ».

À son image, « l'ouvrier participatif » est en adéquation avec les discours managériaux qui prônent la solidarité inter-statutaire comme remède à la concurrence. Cette adhésion aux discours et aux représentations de la direction est d'autant plus efficace que le collectif ouvrier est faible et qu'en revanche, les techniques managériales de la direction sont claires, explicites, en accord avec la réalité quotidienne des ouvriers. En d'autres termes, plus la reconnaissance hiérarchique est sensible, plus le collectif ouvrier est affaibli et plus les réfugiés adhèrent à la grille de lecture de leur hiérarchie. Dans l'entreprise de haute technologie où Sok travaille, la direction a réussi à faire accepter les valeurs participatives de sorte que les ouvriers sont divisés (Meslin, 2000).

À l'opposé « l'ouvrier ouvriérisé » malmène pour sa part le stéréotype. Ainsi, Vannack, ancien bonze devenu ouvrier chez Michelin au cours des années 1980, reprend à son compte nombre de représentations propres à la culture ouvrière (Verret, 1996), parmi lesquelles la division « eux/nous » (Hoggart, 1970) est fondamentale :

« Même les grands chefs, certains responsables du personnel à Michelin²⁹, ils disent de les tutoyer. Je dis non, non, non, on n'a pas les mêmes valeurs ! Il dit ça comme ça, il dit ça pour faire bien mais.... C'est vrai : lui, il est chef du personnel ; nous, à côté, des ouvriers de rien du tout. Ce qu'il veut c'est le boulot ».

Comme lui, « l'ouvrier ouvriérisé » montre une certaine distance vis-à-vis des directives de ses supérieurs hiérarchiques, cesse de les appliquer à la lettre et va parfois même jusqu'à les contester dans le cadre de manifestations ou de grèves. Les réfugiés proches de cet idéal-type s'observent surtout dans des usines fortement marquées par l'histoire ouvrière et au sein desquelles les nouvelles directives managériales peinent à s'installer, soit parce qu'elles entrent en contradiction avec la réalité quotidienne des ouvriers (Gollac et Volkoff, 1996), soit parce que ces derniers sont fortement imprégnés des valeurs ouvrières traditionnelles, comme c'est le cas chez Michelin. Les ouvriers les plus « ouvriérisés » se caractérisent aussi par les ressources scolaires dont ils disposent. Celles-ci leur confèrent une certaine aisance et un certain aplomb, qui les distinguent d'autres Cambodgiens plus en retrait, salariés dans des conditions similaires aux leurs. À l'heure où les destins ouvriers se conjuguent au pluriel et où la fin de la classe ouvrière est mise en question (Terrail, 1990), cette figure, à l'état pur, est évidemment improbable. Elle aide cependant à penser les conditions d'émergence d'un sentiment de classe chez les réfugiés cambodgiens et des comportements professionnels qui lui sont associés.

²⁹ V. est une entreprise implantée à Cholet.

TENIR SON RANG D'UNE GÉNÉRATION À L'AUTRE

L'arrivée des enfants, scolarisés et socialisés en France, sur le marché du travail, aurait pu participer à émietter le stéréotype de l'ouvrier asiatique docile, encore davantage³⁰. Il n'en est rien. C'est au contraire par leur biais que le stéréotype perdure.

Dans la région ligérienne, ces jeunes adultes poussent tout juste les portes du monde professionnel au moment de l'enquête. Beaucoup sont encore lycéens ou étudiants ; ils ont de fortes probabilités d'intégrer des emplois d'employés ou de cadres. Certains ont néanmoins déjà travaillé dans les usines où étaient employés leurs aînés à l'occasion d'un stage ou d'un « petit boulot » estival. D'autres, moins diplômés, ont profité des réseaux communautaires au moment de leur entrée dans la vie professionnelle. Nombreux sont ceux qui ont déjà rejoint les ateliers de production investis par des réfugiés cambodgiens. Leurs témoignages éclairent la manière dont le stéréotype perdure : le « groupe à caractère communautaire³¹ » en est le garde-fou.

Sokla est un jeune trentenaire, fils d'une paysanne khmère arrivée veuve en France et devenue femme de ménage. Après un parcours scolaire chaotique, il a travaillé à diverses occasions en tant qu'ouvrier auprès des « anciens³² » de la communauté. Il conserve le souvenir d'une expérience contraignante : « *Franchement, je ne voulais pas trop me trouver à bosser avec d'autres Cambodgiens, parce que je sais que ça me pénalise de ce côté-là, je suis obligé de fermer ma gueule* ». Une jeune femme de vingt-six ans, arrivée en France sans parents et ouvrière dans une entreprise où la moitié des salariés est originaire du Sud-est de l'Asie fait un constat similaire :

« La plupart du temps c'est des Asiatiques, tu sais quoi, lui (le DRH) il sait très bien que les Asiatiques ils travaillent beaucoup, ils ne disent rien, ils se taisent, non mais [le patron] il profite ! Mais moi j'ai travaillé à peine trois mois [...]. En arrivant le premier jour et le deuxième jour, je parlais assez fort et tout le monde [me dit] "chhhutt !" , après je me suis dit non ! [...] Moi franchement je n'aime pas trop travailler avec des Asiatiques. C'est pas ça : notre génération comme moi oui, parce qu'on arrive à comprendre, alors que les anciens par respect... Si nous [on agit] avec notre mentalité de jeunes, eux, ils vont dire "vous ne respectez pas les vieux", mais nous, on a des droits, comme je dis en France et eux, ils ne veulent pas comprendre ça ! ».

D'une façon générale, les enfants des réfugiés cambodgiens dénoncent un contrôle croisé des anciens entre eux et à l'égard des plus jeunes. Dans l'espace restreint de l'entreprise où l'interconnaissance est grande, les adultes veillent au maintien de leur réputation de bons travailleurs et aux avantages qu'elle leur procure. Elle leur permet

30 L'arrivée des enfants de migrants dans les espaces publics et semi-publics contribue généralement à ternir l'image des parents.

31 Le « groupe à caractère communautaire » définit l'ensemble des familles cambodgiennes d'une même ville, qui, toutes, se connaissent et entretiennent des liens plus ou moins formalisés, par le biais de relations associatives, amicales, familiales ou par l'effet de contrôle qui pèse sur chacun, porteur de son histoire et de la réputation de son groupe.

32 La catégorie « ancien » est une catégorie indigène ; elle se compose des réfugiés cambodgiens arrivés adultes en France.

parfois de faciliter l'embauche d'un compatriote, comme le raconte une ouvrière agricole incitée par son employeur à « faire venir des gens comme elle ». Elle semble également bénéficier aux jeunes qui entrent sur le marché du travail³³. Ceux-ci se sentent relativement préservés « de la pénalité ethnique », ce que tendent à confirmer Silberman et Fournier qui analysent les effets de rendement des certifications selon l'origine ethnique, à partir des enquêtes Générations 92 et 98 du Céreq (2006). La docilité des Cambodgiens, réelle ou projetée, constitue donc une plus-value sociale sur le marché du travail, comme dans l'espace public où les étrangers sont tenus à une forme d'hypercorrection sociale (Sayad, 1999). Chansy, exprime son attachement à cette réputation, alors que nous discutons de la déviance de certains jeunes asiatiques : « *Ça me fait peur, oui parce que j'ai peur que les Français nous [traite]... comme avec les [Arabes]* ». Comme elle, les Cambodgiens sont donc attentifs à conserver le stéréotype d'ouvrier docile ; aussi contraignant soit-il à l'échelle individuelle, celui-ci se pare de vertus collectives.

Dans le cadre professionnel, chaque comportement jugé trop désinvolte ou incorrect est donc sanctionné par une remarque désobligeante ou un regard réprobateur. Cette surveillance existe entre anciens, mais les jeunes la supportent plus difficilement parce que leurs ressources objectives (diplômes, maîtrise de la langue française) et subjectives (sentiment de légitimité) leur permettent de prendre une certaine distance vis-à-vis de leur hiérarchie. Ils considèrent comme légitime la revendication de leurs droits, dès lors que le travail demandé est effectué. Par conséquent, ils ne comprennent pas toujours qu'en plus de travailler sans compter, leurs parents se sentent obligés de courber l'échine et exigent d'eux qu'ils suivent leur exemple. La violence symbolique de ce contrôle est d'autant moins supportable qu'il leur donne à voir des parents souvent intransigeants à leur égard et infantilisés vis-à-vis de la hiérarchie.

Malgré leur réserve, ces jeunes se plient au contrôle communautaire. Ils avouent ne pas pouvoir réagir à leur guise sous peine de perdre la confiance de leurs aînés dont l'ancienneté professionnelle renforce l'ancienneté civile. Ils craignent aussi que leurs contestations et leurs comportements personnels pénalisent les autres salariés d'origine cambodgienne et, plus encore, ceux qui se sont portés garants de leur candidature. Eux-mêmes ont intériorisé l'idée que leurs propres erreurs peuvent discréditer les personnes identifiées comme Asiatiques dans leur ensemble. Une nouvelle fois, l'histoire collective se trouve donc étroitement imbriquée aux histoires individuelles : les jeunes participent, à leur corps défendant, à prolonger des comportements professionnels qui ont fait et qui parfondent la réputation des « Asiatiques ».

DU STÉRÉOTYPE AU STIGMATE

Le stéréotype de l'Asiatique travailleur et docile reflète pour partie la réalité. Comme tout stéréotype ethnicisant, il dissimule néanmoins les processus sociaux à l'œuvre

³³ Au cours de notre enquête, nous avons pu participer à la réalisation d'un documentaire sur les jeunes Nantais d'origine étrangère face aux discriminations. Parmi les personnes interviewées à cette occasion, les jeunes Cambodgiens sont ceux qui paraissent se sentir les moins discriminés. Certains d'entre eux qui témoignaient ont même prétendu bénéficier des retombées du travail de leurs parents.

dans la structuration d'une réalité qu'il ne manque pas de simplifier, au risque de la caricaturer. Il laisse ainsi penser que les Cambodgiens sont dociles par *culture*, ce qui semble vouloir dire, lorsque cette culture est associée à des étrangers ou à des Français naturalisés, qu'ils le seraient par *nature*. Le respect de la hiérarchie, élément structurant de la société cambodgienne quittée, oriente les comportements professionnels des Cambodgiens. Mais si ce trait culturel est si fortement réactivé en France, c'est parce que les modalités de l'immigration cambodgienne le favorisent. Les conditions de départ du Cambodge, d'une part, et les modalités d'accueil en France, d'autre part, concourent à modeler des comportements professionnels sous-tendus par la peur, le sentiment d'être redevable et la crainte de mal faire. Ils légitiment et renforcent le respect « traditionnel » de la hiérarchie.

Le stéréotype dissimule également la faculté qu'ont certaines conditions d'emploi à atténuer ces comportements professionnels ou, pour le moins, à en modifier les fondements. Tandis que la précarité de l'emploi maintient dans une position d'insécurité génératrice de docilité et de déférence, la stabilité professionnelle s'accompagne d'un progressif réajustement des manières de penser et de faire le travail. Ainsi, les réfugiés placés au cœur de la société salariale abandonnent derrière eux des comportements initiés par la peur. Ce sont leurs conditions réelles de travail (la dureté des tâches, la rétribution salariale, les moyens de promotion, la reconnaissance hiérarchique, la solidarité entre pairs, etc.) et leurs ressources sociales qui modèlent leurs comportements professionnels.

Toutefois, l'écoute des jeunes adultes scolarisés et socialisés en France permet de comprendre qu'en dépit du processus de diversification des comportements des réfugiés cambodgiens au travail, une caractéristique commune continue de les spécifier collectivement. Moins « craintifs » et moins respectueux des règles qu'à leur arrivée, les parents n'ont pas fait le deuil de toutes leurs anciennes manières d'être au travail, non seulement parce qu'elles font l'objet d'une forte intériorisation, mais aussi parce qu'elles les protègent partiellement de la stigmatisation et de la déconsidération. Par le biais d'un contrôle endogène, ils participent donc à perpétuer leur image de travailleurs irréprochables. *In fine*, le stéréotype de l'ouvrier asiatique travailleur et docile perdure, mais son apparente stabilité cache de profondes mutations. Bien qu'il reflète, aujourd'hui comme hier, les comportements des Cambodgiens, il dissimule les raisons de ces comportements, comme les changements qui les traversent.

L'exemple des Cambodgiens offre l'occasion de redéfinir, d'un point de vue plus général, à la fois ce qui distingue le stéréotype du stigmaté et ce qui les lie. Les Cambodgiens et leurs enfants font l'objet d'un double stéréotype. Ils sont privés des attributs considérés comme constitutifs de l'apanage ordinaire des Français (peau blanche notamment) et sont, de ce fait, identifiés comme étrangers (ici, le statut juridique importe peu). Or, en France, l'intériorisation des structures d'État participe à assimiler les étrangers à des individus déplacés tant géographiquement que moralement (Sayad, 1999). Ils sont par conséquent contraints de faire incessamment la preuve de leur droiture. Du fait de cette première catégorisation, les Cambodgiens sont donc tenus d'être circonspects et polis, comme le seraient des invités vis-à-vis de leurs hôtes, sous peine de déroger aux attentes de la société française et de risquer ainsi d'être stigmatisés. C'est, en effet, lorsque « les étrangers détonnent par rapport au stéréotype que nous avons quant à ce qu'[ils] devraient être » (Goffman, 1975) que le stéréotype se mue en stigmaté. Toutefois, les réfugiés cambod-

giens ne sont pas perçus par le seul prisme de leur extranéité : leur caractère « asiatique » passe lui aussi pour déterminant. Il génère d'emblée des stéréotypes positifs, dont nous avons retracé les modes de structuration premiers. Les Asiatiques seraient de bons migrants a priori : leurs origines semblant garantir une réserve conforme aux exigences des « Français » et, de fait, une certaine « assimilabilité ». Chacun de ces deux cadres sociaux de perception, adossés pour l'un à l'étrangeté pour l'autre au caractère et à la culture « asiatiques », peut être plus ou moins conforté par les comportements des migrants et, partant, s'imposer à l'autre. En d'autres termes, l'équilibre qui s'instaure entre ces deux stéréotypes fait l'objet d'ajustements perpétuels, d'allers-retours continus entre l'identité sociale objective des Cambodgiens et leur identité sociale fantasmée. Dans un premier temps, les comportements des Cambodgiens rendent le stéréotype associé au « caractère asiatique » prédominant. Les attentes positives que les politiques publiques ont suscitées à l'égard de cette population ne manquent pas de conforter cette tendance et de faire barrage au stigmate de l'étrangeté. Puis, les années passant, le stéréotype culturaliste ne s'impose plus avec la même évidence ; ses raisons d'être sociales (peurs multiples) s'atténuent. À mesure que les parents regagnent une certaine aisance et que les enfants sont susceptibles d'afficher leur assurance dans l'espace public, le stigmate de l'étranger devient même plus menaçant. C'est alors que s'observe un réel glissement. Les réfugiés cambodgiens tentent de s'appropriier et de contrôler les catégorisations dont ils font l'objet. Ils exagèrent, ou pour le moins maintiennent, des comportements qui confortent le stéréotype culturaliste, quand bien même ses raisons d'être initiales sont obsolètes. Ils tentent ainsi de contrôler leur « identité sociale virtuelle » (Goffman, 1975) et de reléguer leur catégorisation en tant qu'étranger au second plan de cette identité. Atténuer la visibilité de leur « étrangeté », leur évite alors d'être entachés des formes de stigmatisation dont les autres personnes de cette catégorie font l'objet.

En somme, la crainte du stigmate de l'étrangeté peut contribuer à pérenniser un stéréotype ethnicisant dès lors que celui-ci est positif. Dans ce cas, les individus sont comme conscients du rôle protecteur du stéréotype : ils tentent donc de le maintenir. Cette première conclusion en appelle une deuxième. L'exemple des Cambodgiens rappelle aussi que le stigmate n'est pas un état immuable attaché à l'étrangeté, mais bien un processus.

.....

Références bibliographiques

- BEAUD Stéphane (2008) Histoires et mémoires des immigrations en Pays de la Loire, *Hommes et migrations*, 1273, pp. 110-123.
- BEAUD Stéphane et PIALOUX Michel (1999) *Retour sur la condition ouvrière, enquête aux usines Peugeot de Sochaux-Montbéliard*, Paris, Fayard, 468 p.
- BILLION Pierre (1999) *Économie, travail et relations inter-ethniques. L'intégration socio-économique de minorités laotiennes en France et en Amérique du Nord*, Thèse de doctorat de sociologie, Rennes II.
- BOURDIEU Pierre (1998) *La domination masculine*, Paris, Seuil, 134 p.
- CASTEL Robert (1995) *Les métamorphoses de la question sociale, Une chronique du salariat*, Paris, Fayard, 490 p.
- DUFOIX Stéphane (2000) Fausses évidences. Statut de réfugié et politisation, *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, 3, pp. 147-164.

- GUILLON Michèle, TABOADA LEONETTI Isabelle (1986) *Le triangle de Choisy, Un quartier chinois à Paris*, Paris, L'Harmattan, 206 p.
- GAUTHIER Éric (2001) Le maraîchage, nouvelle étape du parcours hmong, *Hommes et migrations*, 1234, pp. 61-71.
- GOFFMAN Erwing (1975) *Stigmates*, Paris, Éditions de Minuit, 180 p.
- GOLLAC Michel et VOLKOFF Serge (1996) Citius, altius, fortius, l'intensification du travail, *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, 114, pp. 54-67.
- GREEN Nancy (2002) *Repenser les migrations*, Paris, PUF, 138 p.
- HASSOUN Jean-Pierre (1997) *Hmongs du Laos en France*, Paris, PUF, 215 p.
- HASSOUN Jean-Pierre (1993) Des patrons chinois à Paris, Ressources linguistiques, sociales et symboliques, *Revue Française de Sociologie*, 34, pp. 97-123.
- HASSOUN Jean-Pierre (1988) Les Hmong à l'usine, *Revue française de sociologie*, 29 (1), pp. 35-53.
- HAUT COMMISSARIAT DES NATIONS UNIES POUR LES RÉFUGIÉS (2000) Les réfugiés dans le monde, cinquante ans d'action humanitaire, *Autrement*, numéro spécial, 2000.
- HOGGART Richard (1970) La culture du pauvre, Paris, Éditions de Minuit, 424 p.
- INSEE Pays de la Loire (2004), Atlas des populations immigrées de la région des Pays de la Loire.
- INSEE (1994) *Les étrangers en France*, Paris (Contours et caractères).
- JOUNIN Nicolas (2008) *Chantier interdit au public*, Paris, La découverte, 274 p.
- JOUNIN Nicolas (2004) L'ethnisation en chantiers. Reconstructions des statuts par l'ethnique en milieu de travail, *Revue Européenne des Migrations Internationales*, 20 (3), pp. 103-126.
- LACOUTURE Jean (1978) *Survive le peuple cambodgien !*, Paris, Seuil, 140 p.
- LANDIER Hubert (1981) *Demain quels syndicats ?*, Paris, Librairie générale française, 510 p.
- LEGOUX Luc (2004) Changements et permanence de la protection des réfugiés, *Revue Européenne des Migrations Internationales*, 20 (2), pp. 2-22.
- LEVINE FRADER Laura et SOFIO Séverine (2006) Depuis les muscles jusqu'aux nerfs : le genre, la race et le corps au travail en France, 1919-1939, *Travailler*, 16, pp. 111-144.
- LINHART Danièle et LINHART Robert (1998) L'évolution de l'organisation du travail, in Josiane Boutet, Henri Jacot, Jacques Kergoat et Danièle Linhart Dirs., *Le monde du travail*, Paris, La Découverte, pp. 301-309.
- MANNHEIM Karl (1990) *Le problème des générations*, Paris, Nathan, 128 p.
- MARUANI Margaret (1989) Statut social et modes d'emploi, *Revue Française de Sociologie*, 30 (1), pp. 31-40.
- MAUGER Gérard (1991) Enquêter en milieu populaire, *Genèses*, 6, pp. 125-143.
- MASSE Jean-Pierre (1996), *L'exception indochinoise. Le dispositif d'accueil des réfugiés politiques en France, 1973-1991*, Thèse de doctorat en sociologie politique, Paris.
- MARTINIELLO Marco et SIMON Patrick (2005) Les enjeux de la catégorisation, Rapports de domination et luttes autour de la représentation dans les sociétés post-migratoires, *Revue Européenne des Migrations Internationales*, 21 (2), pp. 7-18.
- MESLIN Karine (2008) Transformations des rapports sociaux de sexe dans l'immigration cambodgienne en France de 1975 à nos jours, *le Mouvement social*, 225, pp. 65-79.
- MESLIN Karine (2006) Accueil des Boat People : une mobilisation politique atypique, *Plein droit*, n° 70, p.36-39.
- MESLIN Karine (2004) *Les réfugiés cambodgiens des Pays de la Loire, Étude ethnographique d'une immigration de « bonne réputation »*, thèse de doctorat de sociologie, Nantes.
- MESLIN Karine (2000) *La technologie de pointe et ses ouvriers. Étude de la condition ouvrière dans une entreprise nantaise de haute technologie*, Mémoire de DEA, Nantes.
- NOIRIEL Gérard (2007) *Immigration, antisémitisme et racisme en France (XIXe-XXe siècle)*, *Discours publics, humiliations privées*, Fayard, Paris, 717 p.
- NOIRIEL Gérard (2001) État, nation et immigration. Vers une histoire du pouvoir, Paris, Belin, 2001, 587 p.

- NOIRIEL Gérard (1997) Représentations nationales et catégories sociales : l'exemple des réfugiés politiques, *Genèses*, 26, pp. 25-54.
- NOIRIEL Gérard (1988) *Le Creuset français ; histoire de l'immigration (19^{ème}-20^{ème} siècles)*, Paris, Seuil, 440 p.
- PALIDDA Salvatore (1999) La criminalisation des migrants, *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, 129, pp. 39-49.
- PETONNET Colette (2002) *On est tous dans le brouillard*, Paris, Éditions du CTHS, 394 p.
- PIALOUX Michel (1996) Stratégies patronales et résistances ouvrières, *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, 114, pp. 5-20.
- PITTY Laure (2006) Une matrice algérienne ? Trajectoires et recompositions militantes en terrain ouvrier, de la cause de l'indépendance aux grèves d'OS des années 1968-1975, *Politix*, 76, pp. 143-166.
- POLLAK Michael (2000) *L'expérience concentrationnaire. Essai sur le maintien de l'identité sociale*, Paris, Métailié, 342 p.
- PONCHAUD François (1977) *Cambodge, l'année zéro*, Paris, Julliard, 312 p.
- SAYAD Abdelmalek (1999) *La double absence, des illusions de l'émigré aux souffrances de l'immigré*, Paris, Seuil, 437 p.
- SABBAGH Daniel (2003) Le statut des « Asiatiques » aux États-Unis, l'identité américaine dans un miroir, *Critique internationale*, 20, pp. 69-91.
- SILBERMAN Roxane et FOURNIER Irène (2006), Les secondes générations sur le marché du travail en France : une pénalité ethnique ancrée dans le temps. Contribution à la théorie de l'assimilation segmentée, *Revue française de sociologie*, 47 (2), pp. 243-292.
- SPIRE Alexis (2004) Les réfugiés, une main d'œuvre à part ? Conditions de séjour et d'emploi, France, 1945-1975, *Revue Européenne des Migrations Internationales*, 20 (2), pp. 23-38.
- TERRAIL Jean-Pierre (1990) *La fin d'une classe ?* Paris, Presses Universitaires de France, 275 p.
- TRIPIER Maryse (1990) *L'immigration dans la classe ouvrière en France*, Paris, L'Harmattan, 332 p.
- WEBER Florence (1989) *Le travail à côté*, Paris, INRA/EHESS, 212 p.
- VERRET Michel (1996) *La culture ouvrière*, Paris, L'Harmattan, 296 p.
- YUN Gao, LÉVY Florence et POISSON Véronique (2006), De la migration au travail. L'exploitation extrême des chinois-e-s à Paris, *Travail, genre et sociétés*, 16, pp. 53-74.

Les réfugiés cambodgiens, des ouvriers dociles ? Genèse et modes de pérennisation d'un stéréotype en migration

Karine Meslin

L'article porte sur les réfugiés cambodgiens entrés dans les usines de la région nantaise au début des années 1980. Il analyse le stéréotype d'ouvrier docile qui leur est associé depuis lors. Il s'agit dans un premier temps de cerner les modalités d'émergence de ce stéréotype. Si la trajectoire migratoire et les conditions de prolétarianisation des réfugiés cambodgiens sont retracées, c'est qu'elles permettent de retisser le sens commun à la réalité objective. Le stéréotype n'est pas qu'un artefact : il traduit les comportements sous-tendus par la peur et la méconnaissance qu'adoptent les Cambodgiens. Dans un second temps, l'auteure examine les modes de pérennisation d'un tel stéréotype à mesure que ses fondements historiques s'éloignent (souvenir des Khmers rouges, peur du recommencement, méconnaissance des normes en vigueur). D'une part, certaines formes de précarité de l'emploi condamnent les Cambodgiens à la docilité. D'autre part, par le jeu d'un contrôle croisé et intergénérationnel, les plus dotés d'entre eux œuvrent au maintien du stéréotype qui protège leur « groupe communautaire » d'une trop forte stigmatisation.

The Cambodian Refugees, Obedient Workers? Genesis and Way of Making Durable of a Stereotype

Karine Meslin

This paper concerns the Cambodians refugees who have been recruited in Nantes factories in the eighties. It deals with their stereotype of dociles workers. The objective is twofold. First, I try to understand the genesis of this stereotype. The migration trajectory and proletarianization conditions are exposed to show the link between the social reality and the common understanding. The stereotype is not a simple artefact: it traduces the Cambodians comportments of fear and unknowing. In a second time, the new patterns of the stereotype are analysed. It's about understanding why the stereotype run-on as its historic raisons are obsolete. On one hand, the job insecurity creates docility behavior. On the other and, the Cambodians themselves try to maintain this stereotype because it protects them of stigmatization.

¿Refugiados camboyanos, obreros sumisos? Génesis and medio de mantenimiento de un estereotipo

Karine Meslin

Este artículo trata de los refugiados camboyanos venidos en las fábricas de la ciudad de Nantes durante los años 80. El artículo analiza el estereotipo de obreros sumisos que les está asociado. Hay dos objetivos. El primero consiste en entender el génesis del estereotipo. Los recorridos de migración y las condiciones de proletarianización están reconstituídos porque muestran el lazo entre la realidad y el sentido común: el estereotipo traduce los comportamientos de miedo y de ignorancia de los refugiados. En un segundo tiempo, los nuevos fundamentos del estereotipo están analizados. Se trata de comprender porque el estereotipo perdura a pesar de que sus fundamentos históricos están obsoletos. Por una parte, la precariedad laboral favorece comportamientos de docilidad. Por otra parte, los propios camboyanos prueban mantener el estereotipo porque les protege de la estigmatización.